

Le petit voleur et la femme qui pleure

Article paru dans l'édition du 13.05.01

Carrément à l'ouest. Jacques Doillon fait se télescoper le langage de la zone et le marivaudage

En savant fou du langage, Jacques Doillon décide ici d'organiser la rencontre entre Marivaux et NTM, en terrain neutre : deux femmes, un homme, très jeunes, passent une nuit dans une suite impersonnelle d'un palace parisien. Ils parlent beaucoup, de l'amour et du désir, tout en se jouant les uns des autres.

Il y a d'abord Fred (Lou Doillon, la fille du metteur en scène). A la première séquence du film, le petit ami de Fred s'est fait tabasser par Alex (Guillaume Saurrel). Le premier est étudiant, le second est son fournisseur en stupéfiants, mécontent de ne pas avoir été réglé. Dans le moment qui suit le passage à tabac, Fred s'attache aux pas du petit voyou et force l'entrée de son existence. Le soir même, elle le retrouve dans une boîte de nuit, où elle lui suggère de draguer Sylvia, une fille qui pleure dans son coin. Alex, plein aux as, les emmène toutes les deux à l'hôtel.

Par certains côtés, Carrément à l'ouest ressemble à une compilation des films de Doillon, voleurs et femmes tristes, attraction vers les marges de la société et jeux de mots amoureux. On voit même apparaître dans le champ une représentante dûment accréditée du metteur en scène - Lou Doillon - dont le personnage entreprend de dérégler la vie de ses collègues selon les règles d'une dramaturgie tout à fait propre au cinéaste.

Cette volonté affichée de servir un cocktail fait à la fois le charme et les limites du film. Carrément à l'ouest (avatar de « complètement à côté de ses pompes ») est filmé avec légèreté. Malgré sa violence, le personnage d'Alex est charmant. Le regard naïf de Guillaume Saurrel ancre solidement le personnage du côté de la comédie.

Dans le même mouvement, Caroline Ducey, héritière d'une riche tradition lacrymale chez les personnages féminins de Doillon, arrive à éviter l'autodissolution de Sylvia dans un flot de larmes. D'abord parce que le scénario donne à Lou Doillon l'occasion de lui interdire de pleurer. Ensuite parce que l'interprète de Sylvia dégage un sentiment de solidité qui dément subtilement le mal-être que ses répliques lui prêtent.

Fred, le personnage de Lou Doillon, apparaît d'abord comme une espèce de marquise de Merteuil pour zonards, agaçant. Elle fait la fière une bonne partie du film, mais brusquement le réalisateur et scénariste tire le tapis sous ses pieds, et la voilà partie à la dérive.

« QUI PARLE MAL PENSE MAL »

Le film aussi, un peu. Autant la mise en place des personnages, leurs premiers échanges sont menés bon train, autant l'enfermement finit par leur faire perdre des couleurs. C'est que l'idée de base - se servir de la langue vernaculaire des banlieues pour exprimer la complexité des sentiments et des désirs - n'est pas aussi bonne qu'elle est séduisante. Comme disait à peu près Nanni Moretti dans Palombella rossa, « Qui parle mal pense mal », et les dialogues sont souvent guettés d'un côté par la pauvreté du vocabulaire - « Vas-y, t'es con », « C'est clair », « Ça va, c'est bon » - et l'artifice de la sophistication que Doillon introduit discrètement. La complexité de ce mélange linguistique le rend souvent indigeste et ralentit considérablement le film.

Dans son dernier tiers, des personnages secondaires sont appelés à la rescousse pour sortir du borborygme dans lequel Carrément à l'ouest se débat : le petit ami de Fred et l'un de ses copains, truand, le concierge de l'hôtel et le frère d'Alex. De ces renforts, seule cette dernière silhouette se dégage, grâce à l'intensité inquiétante que lui prête Xavier Villeneuve. Le film avance alors par saccades, jusqu'à retrouver une certaine fluidité pour sa conclusion.

Carrément à l'ouest est un peu trop à côté de ses pompes pour prendre place dans la liste des grands films de Jacques Doillon, mais on y retrouvera la marque singulière du cinéaste.

Carrément à l'ouest est un peu trop à côté de ses pompes pour prendre place dans la liste des grands films de Jacques Doillon, mais on y retrouvera la marque singulière du cinéaste.

THOMAS SOTINEL

—